

Dans votre intérêt
et pour votre Bien

N'usez que le SAVON DE PIN PARFUME

Produits France
couronnés par l'Ac
adémie de Paris.

LES GRANDES DOULEURS

(Où seule.)

CAROLINE, (qui est allée ouvrir.)

Comment, c'est toi !

GABRIELLE, (qui est en larmes.)

Ah ! ma chère ! Ah ! ma chère !

CAROLINE.

Mon Dieu, qu'y a-t-il ?

GABRIELLE.

Il y a... Attends que je m'assoye, je t'en parle plus... Il y a... D'abord un verre d'eau... Caroline s'empresse... Merci, j'y a... Tiens, vite mes mains ! J'ai une fièvre !

CAROLINE.

C'est pourtant vrai... Pauvre petite !... Mais pour Dieu, qui se passe-t-il ? Tu me fais une peur !

GABRIELLE.

Il se passe que mon mari me trompe.

CAROLINE.

Pas possible !

GABRIELLE, (qui sanglote.)

Après huit ans de mariage, en pleine lune de miel ! Tu crois que ce n'est pas abominable ?

CAROLINE, (atterrée.)

Eh ben ! nous voilà bien loties, toutes les deux !

GABRIELLE, (avec espoir.)

Est-ce que toi aussi ?

CAROLINE.

Non, moi ce n'est pas cela, mais imagine toi que j'ai tous les soirs ma mère est à l'agonie et je suis sans force.

GABRIELLE, (dont les yeux se séchent immédiatement.)

Qu'est-ce que tu me dis-là ? Tu as renvoyé Euphrasie ?

CAROLINE.

Ne m'en parle pas, j'en suis malade. D'autant plus que c'était une perle, cette fille, elle avait toutes les perfections. Mais voleuse !

GABRIELLE.

Bah ! quand ce n'est pas ça, c'est autre chose. Ainsi moi... — Tu te rappelles Adèle, ma femme de chambre, une grande bringue qui avait une tête de brochet ?

CAROLINE.

Oui, très bien.

GABRIELLE.

Est-ce qu'un jour je ne l'ai pas

pincée en train de se laver avec mon éponge !

CAROLINE.

Ah ! la sa'e bête ! Je l'aurais tuée !

GABRIELLE.

On n'a pas le droit, que veux-tu ? Qu'est-ce que je disais donc ? Ah ! oui ! (E-latant en sanglots.) Alors voilà, ma chère, il me trompe.

CAROLINE.

Tu es sûre ?

GABRIELLE.

Si je suis sûre ! — (L'averse redouble.)

CAROLINE.

Mon pauvre chat !

GABRIELLE.

Ah ! oui, va, tu peux me plaindre ; je suis assez malheureuse !

CAROLINE.

Conte-moi ça en détail.

GABRIELLE.

Oh ! ce n'est pas bien compliqué, (Elle se mouche, se tamponne les yeux, etc.), tu sais que Fernand va à la Bourse tous les jours ; moi je reste seule et je m'ennuie. Alors qu'est-ce que je fais ?

CAROLINE.

Tu retournes ses poches, je connais ça.

GABRIELLE.

Parfaitement, et je fouille dans son secrétaire.

CAROLINE.

Tu as la clé ?

GABRIELLE.

Non, j'en ai fait faire une.

CAROLINE.

Ce que tu as bien fait !

GABRIELLE.

Oh ! ce n'est pas par curiosité, au moins !

CAROLINE.

Bien sûr, non, ce n'est pas par curiosité ; mais mieux vaut avoir deux clés qu'une ; en cas qu'on perde la première...

GABRIELLE.

On a la seconde. Je l'ai appris à mes dépens. — Je t'ai conté que, l'autre jour, j'avais égaré la clé de chez nous ?

CAROLINE.

Non ! Quand cela donc ?

GABRIELLE.

La semaine dernière. Comment je ne te l'ai pas dit ? Ah ! ma chère ; ça été toute une histoire ! (Se tordant de rire.) Je suis restée une heure et demie sur le palier, à attendre le retour de Fernand ! (Revenant à ses moutons.) Ah ! oui, au fait, Fernand. — Ah ! le gredin ! Ah ! le monstre ! Où en étais-je ?

CAROLINE.

Aux poches retournées.

GABRIELLE.

C'est juste. Eh bien ! j'y ai trouvé une lettre, dans sa poche.

CAROLINE.

Une lettre oubliée ? Que les hommes sont bêtes ! Ce n'est pas à nous que ces oublie-là arriveraient.

GABRIELLE.

Non.

CAROLINE.

De qui la lettre ?

GABRIELLE.

De Rose Mouson.

CAROLINE.

Cette fille de l'Eldorado ?

GABRIELLE.

Oui, celle qui chante : (Elle fredonne.)

J'ai z'une petite maison

A Barbe, a Barbe,

J'ai z'une petite maison

A Barbizon.

CAROLINE.

Ce n'est pas l'air.

GABRIELLE.

Tu crois ?

CAROLINE.

Non ! Tiens, c'est comme ça. (Elle va au piano, l'ouvre et prélude. Gabrielle qui s'est levée se tient derrière elle.)

CAROLINE, (chantant.)

J'ai z'une petite maison

A Barbe, a Barbe,

J'ai z'une petite maison

A Barbizon.

CAROLINE, (qui a battu la mesure.)

Tu as raison ; je confondais avec "l'Almée des Batignolles." Recommence un petit peu pour voir. (Caroline reprend le motif.)

GABRIELLE, (d'une voix éclatante.)

J'ai z'une petite maison... etc.

CAROLINE.

Tu y es !

GABRIELLE, (faussement modeste.)

Ça ne doit pas être bien d'avoir du succès au café-concert.

CAROLINE, (fermant le piano.) Parbleu. Et alors, pour finir avec ton histoire !

GABRIELLE, (qui n'y est plus.) Quelle histoire ?

CAROLINE.

L'histoire de la lettre.

GABRIELLE, (qui se penche de moi.)

Quelle lettre ?

CAROLINE.

La lettre de Rose Mouson.

GABRIELLE, (chantant.)

La lettre de Rose Mouson. Ah oui ! Une lettre ignoble, chère ; pleine de sottises et de reurs ! une véritable dégoûtante.

CAROLINE.

Tu l'as sur ton cœur ?

GABRIELLE.

Non.

CAROLINE.

Tant pis.

GABRIELLE, (qui se remue affairée.)

Ah ! les lâches ! Ah ! les terribles ! les indignes ! Voilà tant à qui nous... tout notre jeunesse, nos... deurs ! (Elle fredonne.) Entenda-tu bien, mais je ne donnerai ça à Fernand ! Dieu, que je souffre ! Mon Dieu, que je souffre !... je n'avo r une attache de nerfs.

CAROLINE.

Calme toi, ça va, ça va, calme (Gabrielle pleure et se chauffe les pieds, petite crise de larmes.)

CAROLINE.

Prête-moi un... (Elle se tamponne les yeux, quelques temps.)

GABRIELLE, (qui se calme, humide.)

Viens, qu'est-ce que tu vas donc chez toi ?

CAROLINE.

C'est mon dîner, j'ai un café farci.

GABRIELLE, (très intéressée.)

Oui ? (Elle saute sur ses pieds.) Fais voir ! (Ces dames passent la cuisine. Bruit de casseroles. On entend Caroline, fournir des explications.)

LA VOIX IRONIQUE DE GABRIELLE.

Est-ce que tu es folle, ma reine ! Il faut mettre un cordon de petits saucissons.

Boulevard St-Lambert